parents trop sentimentals qui commandent de somptueuses funérailles pour leurs morts quand la famine les menace. La presse s'est déjà préoccupée de cet abus.

La Mode ! l'Elégance ! les succès de salon ! la Renommée mondaine ! il semblerait, à écouter certaines femmes, que voilà les seuls motifs de vivre et les plus hautes satisfactions que peut donner la richesse. Une telle frivolité est fatale à la société où elle règne. Elle paralyse tout progrès intellectuel ou artistique. Sa prépondérance entraîne une sorte d'émulation ou de rivalité parmi les gens d'un même cercle mais de fortunes inégales. Tout cela contribue à rendre plus frénétique, plus désespéré — presque meurtrier — le combat pour la vie soutenu par les malheureux pères de familles.

La ruine et le désespoir sont trop souvent l'épilogue du banal drame mondain.

Revenons à un plus digne Idéal ! Efforçons-nous, si nous avons de la richesse et des loisirs, de joindre à la grâce féminine le raffinement indispensable aux contemporaines de notre siècle lumineux !

Je finirai en m'adressant aux jeunes filles, par leur rappeler que la plus petite somme déduite de ce qui leur est alloué pour leurs menus plaisirs peut fort bien un jour leur devenir d'une grande utilité.

Tout le monde sait comme moi, qu'un heureux et confiant fiancé affronte souvent les obligations de la vie de ménage avec, dans sa poche, juste ce qu'il faut pour solder les dépenses du voyage de noces.

S'il a quelque chose en sus, je ne serais pas du tout surprise que ce fut des dettes.

Maintenant dites moi, trouvez-vous honnête qu'un jeune homme se marie ayant des dettes ! qu'il prenne une associée innocente et sans méfiance pour lui faire partager sa gêne et l'aider à sortir du pétrin ?

Mais... j'oubliais que cela ne nous regarde pas. Combien facilement on est tenté d'empiéter ! C'est égal ; je voudrais qu'un Conseil National des *hommes* mit cette question à l'étude, et soutint, après Stuart Mill, qu'un candidat ne devrait être admis dans le giron conjugal qu'après avoir prouvé qu'il peut faire vivre une famille.

Quoiqu'il en soit, si, de notre côté, nous réussissons à convaincre les femmes canadiennes de l'urgence d'une réforme sous le rapport d'un luxe coupable, nous pourrons nous vanter d'avoir grandement favorisé le bien-être, non-seulement des familles mais de notre patrie elle-même.

L'influence de la femme est omnipotente dans l'avancement d'une nation.

Rappelons-nous le souvent, non pour tirer vanité de cette puissance, mais pour réfléchir sur les moyens de l'employer judicieusement.

Mme Dandurand.

SAVOIR VIVRE.

LETTRES DE FAIRE PART ET D'INVITATION.

FAIRE PART DE NAISSANCE.

Quinze jours après la naissance d'un enfant, ses parents adressent à toutes les personnes qu'ils connaissent, quel que soit le genre de leurs relations, un billet de faire part de cet événement.

Voici plusieurs modèles de ces billets — où la fantaisie s'admet fort bien :

" Madame C... est heureusement accouchée " d'une fille, qui portera le nom de Germaine.

" Monsieur C...a l'honneur de vous en faire " part."

Papier uni, blanc, sans chiffre.

Ou :

" Le petit Jean a fait une heureuse entrée dans " ce monde, le quinzième jour de mars, ses père et " mère, M. et Mme G. de N..., ont la joie de vous " en faire part."

La carte et l'enveloppe — ornées du monogramme paternel — sont couleur d'azur, les caractères bleu foncé.

A l'angle gauche de la carte rosée, le chiffre du père et, s'élançant du milieu des perles et des feuilles d'ache, celui des signes du zodiaque qui dominait dans le ciel au moment de la naissance de l'enfant.

On retourne une carte pure et simple aux père et mère, ou on leur écrit pour les féliciter, ou on trace quelques mots sur sa carte ; — tout dépend des rapports établis.